

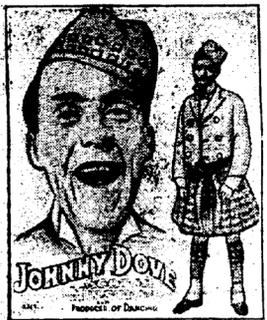
LES THEATRES AMERICAINS.



OTIS HARLAN ET ELIZABETH GOODALE Dans "Little Boy Blue", de Henry W. Savage—Tulane

LE TULANE.

La célèbre opérette "Little Boy Blue", l'un des chefs-d'œuvres de Henry W. Savage, sera chantée cette semaine, commençant ce soir, au Théâtre Tulane. Telle qu'elle fut présentée pendant toute une saison à New-York, elle sera offerte à l'approbation du public de notre ville. La pièce a en autant de succès que la "Merry Widow" et le "Prince of Pilsen" du même auteur. La scène de "Little Boy Blue" se passe en Ecosse, mais elle reflète la franche gaieté Gauleoise. Elle est en deux actes et trois tableaux.



FIELDS MINSTRELS Crescent

Un des anciens peintres Anglais, Gainsborough, avait produit un vrai chef-d'œuvre, "Boy Blue", et c'est l'idylle dont le portrait est la source qui fournit le motif de l'opérette. Le rôle principal sera rempli par le fameux artiste, Otis Harlan.

Dimanche, 2 novembre, James K. Hackett, assisté de David K. Higgins, Roland Buckstone, Redfield Clark, Beatrice Beckley, Jane Burley et quatre acteurs de renom, présentera la comédie-drame "The Grain of Dust."

Il y a parmi les acteurs quatre vétérans de la scène, chacun assez âgé pour être le père du jeune artiste Hackett, mais ayant toujours conservé le feu sacré, et jouant leurs rôles avec beaucoup d'entrain.

LE CRESCENT.

La troupe de fameux minstrels dirigée par Al G. Fields connue sous le nom de "Al G. Fields Greater Minstrels", sera reçue avec enthousiasme au Théâtre Crescent, pendant toute la semaine prochaine, à partir de ce soir. Au lever du rideau l'on verra un camp de soldats des Etats-Unis à Panama, souhaitant la bienvenue à des officiers et des soldats de toutes les nations, à l'occasion de l'ouverture du Canal de Panama. La réception est rendue plus intéressante par des chants et des danses non seulement du pays, mais aussi de chaque peuple représenté par ses militaires et ses marins. Les drapeaux de toutes les contrées du globe flottent au-dessus d'un magnifique paysage. La mise-en-scène est grandiose.

"The Shepherd of the Hills", une adaptation du livre de ce nom par M. Wright et Elsbury W. Reynolds, suivra les "Minstrels" sur la scène du Théâtre Crescent, dimanche No. 2 novembre. Tout l'intérêt dramatique du roman a été conservé dans le drame.

L'ORPHEUM.

Les habitants de l'Est des Etats-Unis sont souvent représentés sur la scène. La plus récente des comédies à leur sujet sera une des attractions au Théâtre Orpheum pendant la semaine courante. C'est la parodie d'un drame ayant pour titre "More Sinned Against Than Usual", un persiflage du mélodrame d'antan et des chansons à la mode. La bouffonnerie étant jouée sérieusement, ajoute à l'intérêt plaisant de la pièce. Par

exemple, au premier acte quand l'héroïne est mise à la porte, la mère demande au père la raison et il répond: "Elle n'a rien fait, mais il neige au dehors."

Après cette comédie, l'on verra sur la scène un artiste d'un genre peu ordinaire. Il s'agit d'un chanteur Indien de la race Araucanienne. Son nom est "Chof Chaupollean", de l'Amérique Centrale. Il a reçu son éducation en France, et on le dit doué d'une voix qui a été cultivée par les meilleurs professeurs de l'Europe. Il fera des conférences sur son peuple.

Bert Figibbon, dans ses monologues; Mlle Valera, chanteuse et danseuse, assisté de Melvin Stokes, un jeune ténor dramatique, dans un scénario intitulé "A Dash of Spanish"; Jack Connelly et Margaret Webb, pianistes et chanteurs; les trois Baltus, acrobates, et Ed Berger, contortionniste, compétent, avec le cinéma, et l'orchestre de l'Orpheum, un programme très intéressant.

Au Pays des Chrysanthèmes

Nous extrayons d'une étude économique sur le Japon, publiée par M. Geo. Gerald, député de la Charente, le passage suivant sur la main-d'œuvre et l'industrie japonaises.

La main-d'œuvre japonaise revêt une physionomie très originale. Elle est surtout féminine. Au Japon, l'homme, omnipotent et souverain, profondément égoïste, jouit; la femme, faible et désarmée, travaille et peine. Soixante-cinq pour cent des travailleurs japonais appartiennent, en effet, au sexe faible. Ce n'est pas à l'honneur, me direz-vous, de la galanterie nipponne. Cette coutume, faut-il s'empresse de dire à sa décharge, n'est pas spéciale au Japon; elle lui est commune à tous les pays d'Orient et d'Extrême Orient, où la femme est un article de trafic important et d'exploitation rémunératrice. En apparence, cette main-d'œuvre est bon anarché, puisque la femme nipponne ne touche pas tout à fait 1 franc par jour. Mais il faut se méfier des apparences. Le bon marché, déjà atteint par la médiocrité de rendement d'une population ouvrière inadéquate, est encore actuellement menacé par l'aggravation du coût de la vie et par la brusque apparition, sans regard suffisant aux exigences des mœurs, suivant les économistes nippons, de nombreux lois sociales au Japon, jaloux de copier hâtivement l'Occident jusque dans ses défauts. En outre, la main-d'œuvre nipponne révèle des infirmités qui, malgré le bon marché nominal des salaires, relèvent singulièrement le coût de la production. Sans parler de l'absence de préparation technique, presque générale, en dehors des spécialités, qui constituent d'ailleurs un patrimoine professionnel de monopole enviable, mais où la tradition et l'habitude jouent un rôle plus important et plus efficace que l'apprentissage proprement dit, le plus souvent l'ouvrier ou l'ouvrière japonais ne travaillent dans l'industrie que quatre ou cinq ans de leur vie; le temps de ramasser un petit pécule dont la médiocrité cadre d'ailleurs avec la rusticité de la vie nipponne. Une fois ce petit pécule amassé, ils retournent à la culture du sol. On comprend dès lors l'ignorance manifeste de cette main-d'œuvre, ainsi déviée de l'industrie; même après un long apprentissage, elle gaspille souvent la matière première, s'abîme, peut-on dire, inconsciemment, l'est-elle, l'outilage, augmentant dans des proportions inquiétantes les frais généraux et le compte des profits et pertes.

Un chef d'établissement métallurgique disait un jour qu'il n'est pas rare de constater au Japon que 45,000 tonnes de fer, par exemple, ne donnent que 10,000 tonnes de fabrication. Les 5,000 tonnes de différence restaient perdues, gaspillées par l'inhabileté de la main-d'œuvre locale incapable et d'intelligente, et le manque d'adaptation des moyens aux besoins et au but.

De même, la direction des Sociétés japonaises appelle souvent aussi de sévères critiques. Le directeur japonais, sans vues générales d'ensemble et sans préparation technique suffisante, manque trop fréquemment d'ordre et de méthode. Facilement, il fait preuve d'imprévoyance, recherchant le profit immédiat sans se soucier de l'avenir. Il sacrifie trop, tant par tournure d'esprit, éducation ou vanité mal placée, le ciel à l'apparat, ce qui paraît paradoxal au regard de la réputation de sens pratique, de méthode, de logique et de réflexion du peuple japonais.

Pourtant, au dire de nombreux observateurs étrangers, consciencieux et impartiaux, il apparaît bien que l'appétit du moment, la jouissance immédiate, rapide, de l'effort initial incomplètement réalisé, l'emportent sur la prudence et la sagesse des précautions et réserves imposées par ailleurs par la pratique et par les lois. La conséquence de cette action, c'est que les bénéfices résultant des entreprises industrielles en Société s'en vont, sans prévoyance, tout ne dividendes, au lieu d'accroître sagement, pour partie le fonds de réserve, encore moins celui d'amortissement. Et si la législation sur les Sociétés, en France et dans la plupart des vieux pays d'Europe, demande des retouches, que dire de celle par trop primitive du Japon, où l'avenir des Sociétés est totalement ignoré, méconnu?

Les directeurs techniques indigènes, enfin, sont souvent des théoriciens imprégnés d'enseignement scolastique. Il leur faut beaucoup de temps avant d'acquiescer et de posséder une conception technique vraiment pratique de leurs affaires. Cet état d'esprit général. Il fait partie de la mentalité du pays, contre laquelle vient inutilement se heurter l'expérience des autres pays. On comprend dès lors que la forme sous laquelle doit s'exercer la collaboration économique des Japonais et des étrangers ne laisse pas que de soulever de vives controverses. Les Japonais, grisés par leurs victoires récentes sur le colosse russe, sûrs, trop sûrs d'eux-mêmes, bien qu'observateurs avisés et imitateurs intelligents, prétendent n'avoir besoin du concours professionnel et technique de personne. Ils se déclarent et se proclament supérieures à autrui. A l'étranger, ils ne lui demandent que son argent. Une espèce de commandite générale seule leur suffirait. Là, comme partout ailleurs, l'argent est le nerf de la vie sociale et économique. Ils s'affirment capables de faire fructifier abondamment, seuls et par eux-mêmes, les capitaux qu'on leur confiera.

Les critiques précédemment formulées à l'égard des directeurs techniques japonais des entreprises indigènes semblent indiquer que cette thèse, quelque générale et unanimement adoptée qu'elle paraisse, n'est pas particulièrement justifiée. Peut-être pourrait-on dire très opportunément à ces favoris de la fortune: "Audaces fortuna juvat."

Un second procédé de collaboration économique n'a guère jusqu'ici donné de bons résultats. C'est celui qui groupe dans la direction générale de la même affaire Japonais et étrangers. Les différences de mentalités amènent fréquemment des heurts, des tiraillements préjudiciables à la marche générale d'une affaire entreprise en commun; trop souvent, les Japonais usent d'une dissimulation qui ne paraît guère de mise dans notre mentalité occidentale lorsqu'on poursuit une œuvre commune. Si l'empereur d'Allemagne, Guillaume II, a un jour dénoncé contre les Japonais, qui l'effrayaient politiquement et économiquement peut-être, le péril jaune, tous les peuples en relations avec eux sont unanimes à reconnaître le danger de s'appuyer trop, dans les transactions commerciales, sur la loyauté et la probité nipponnes. Loyauté, probité, en affaires, sont des mots au Japon. Chacun y joue son jeu, sans scrupule sur le choix des moyens, qu'il agisse isolément pour son propre compte ou collectivement en commun pour le compte de tiers. Si bien que pour réussir au Japon, vaut-il mieux, d'une façon générale, que les capitaux étrangers travaillent dans des entreprises à direction étrangère.

Elles ne sont peut-être pas toujours très bien vues, sinon par le gouvernement japonais, tout au moins par la population. — le plus souvent d'un nationalisme ombrageux, étroit et exigeant, — mais elles donnent en revanche, sérieuses et correctes, en dernière analyse, les meilleurs résultats, surtout quand elles sont bien soutenues, à l'occasion, par le gouvernement des pays dont elles relèvent, ce qui est le cas pour les entreprises anglaises, allemandes et américaines. Le gouvernement français, qui si souvent et un peu partout a laissé les réalités pour les mots, sacrifie les satisfactions d'intérêts aux satisfactions d'amour-propre ou de vaine gloire, par peur des "affaires" et d'indifférence coupable de ses représentants, semble cependant reconnaître ses erreurs et ses torts en corrigeant l'esprit et l'action de sa politique extérieure, plus orientée aujourd'hui que hier sur le terrain économique. Nous le constatons avec satisfaction et le proclamons avec plaisir.

Le Gros Lot

Un homme bien tranquille, bien satisfait de son sort, c'était le père Vernouillet, de Capreac. Il habitait, tout au bout du bourg, là où la rue redevait route, une maisonnette de plain-pied sans étage, un peu délabrée par le temps, mais qui ne devait de bail à personne. Sur le derrière de la maison, un lopin de terre, arrosé patiemment par les économies de plusieurs générations, ne se lassait pas de pousser, à chaque saison nouvelle des légumes toujours tendres et verts, des fruits rebondis et parfumés. Chaque jour, de la rose au serin, le bonhomme retournait, sarelait, arrosait avec amour ces mêmes quelques mètres d'humus sur lesquelles son père et son grand-père avaient vu leur dos avant lui. Par la grille de leur case en bois blanc, une escouade de lapins surveillait d'un œil rond l'émondage profitable des feuilles de laitue et des feuilles de carottes. Pendant ce temps, deux ou trois douzaines de poules familières, hôtesse tapageuses du logis, vagabondaient en liberté dans les fossés giboyeux du chemin.

Deux fois la semaine, Vernouillet s'en allait de bon matin à la ville, avec un grand panier à chaque bras, où se mêlaient, sur l'époque de l'année, la cuillère encore humide des pois, des asperges, des pommes nouvelles, la blancheur fragile des œufs, le gloussement des volatiles chouriffées, le parfum rouge ou doré des fraises, des abricots et des cerises. Le soir, au coucher du soleil, lorsqu'il faut laisser s'endormir la glèbe fatiguée du travail du jour, cet homme simple s'essayait bêtement sur le pas de sa porte et fumait sa pipe, sans songer à rien, en vrai sage qu'il était. Tous les gens en passant lui souhaitaient le bonsoir. Il regardait défilier sans envie les hautes charrettes de blé et les riches troupeaux, et ce spectacle était agréable à son œil rustique. Comme il n'avait pas de femme, il préparait lui-même sa soupe et la savourait, sans hâte, au coin de son feu, avant de s'étendre dans ses draps de toile rugueuse. La solitude ne lui pesait ni le jour, à cause de son labeur, ni la nuit, parce qu'il dormait. Son intelligence n'était travaillée d'aucune idée nouvelle; aucun sentiment violent ne torturait son âme rassis. Emule de Philémon, à Baucis près, il aimait tout ce qu'il avait et ne souhaitait rien de plus.

Or, par une inconséquence bien humaine, ce vieillard, qui ne désirait rien, acheta un jour à la ville un billet de loterie. La Fortune, qui n'aime pas qu'on la défie, le punit spirituellement de sa sottise; un soir d'automne qu'il vendait sa treille au fond de son jardin, la nouvelle arriva qu'il venait de gagner le gros lot.

Jusqu'à la nuit tombante, dans sa maison envahie, le père Vernouillet sera des mains rudes et chaleureuses, embrassa des femmes, des enfants, choqua son verre, répétant à chacun: — Dame, pour une chance, c'est une chance! Tous ces gens paraissaient si joyeux, si enthousiasmés, il regardait parmi eux une telle exultance, que, pour n'être pas en reste, le gagnant se forçait à rire aussi à gros éclats de voix et claquait des paumes sur ses deux cuisses. Mais, au fond, ce qu'il sentait, c'était le sourd ennuï de ne se mettre pas au lit à son heure. On lui bourrait le dos: — Satané père Vernouillet! C'est qu'il va se la couler douce à présent, avec ses vingt-cinq millions!

Elle fut inaugurée en grand-solennité, toutes autorités présentes, les filles de Marie chantant des chœurs, les pompiers sonnant de la trompette, et dans un grand concours de population. Ce jour-là, la candidature de Vernouillet fut posée et acclamée d'avance pour les prochaines élections municipales.

Mais, hélas! il n'y a pas qu'à Rome que la roche Tarpeienne touche au Capitole. Le pauvre Vernouillet en fit la triste expérience. Peu de temps, en effet, après l'inauguration de la fontaine, il reçut avis de son notaire de ne plus engager de dépenses, car ses crédits étaient épuisés. Il s'en réjouit presque, dans le secret espoir de reprendre bientôt sa existence paisible d'autrefois. Mais il dut désormais éconduire tous les solliciteurs publics ou privés: on ne voulait point croire à sa ruine et l'on ne vit dans ses refus obstinés qu'une vanité égoïste et l'adversité. Au bout de quelques jours tout le monde lui tourna le dos.

Ce fut bien pis le jour où l'huissier vint saisir sa maison, ses meubles et son petit champ. Lorsqu'il sortit tout seul, la tête baissée, un petit baluchon sur l'épaule, il fut accueilli par les rires et les huées de tout le village.

— Regardez-le, ce fourbe, criait-on. Il veut nous quitter pour aller manger son sale argent ailleurs.

Mais on ne le laissa pas partir. Lui-même n'y tenait guère: où serait-il allé? Depuis lors, il est devenu le valet de la commune. Il a toujours

ques sous, de la concurrence aux pauvres gens!

Les doléances furent si unanimes que Vernouillet pensant qu'en effet il avait tort, se décida à renoncer désormais à son commerce. Ce furent les voisins qui profitèrent de l'équipage, et ils ne le ménagèrent pas.

Entre temps, quelqu'un remarqua que Vernouillet devrait bien faire réparer sa maison. Bien-tôt, ce fut à qui répéterait: — Il paraît que Vernouillet va faire réparer sa maison.

Et chose devint si certaine pour tout le monde, que Vernouillet, pour éviter à ses compatriotes un désappointement, fit en effet réparer sa maison. Il vint un entrepreneur, des peintres, des maçons, qui mirent la maison en état et lui ajoutèrent deux ailes et un étage sans en parler à personne. Lorsque tout fut fini, Vernouillet eut l'impression d'être chez un autre, et il regretta, dans son for intérieur, l'utile trou du mur où il posait le soir sa pipe et sa casquette. Quant au mémoire, l'entrepreneur l'envoya directement au notaire de son client.

Sur ces entrefaites, un gars du pays partit pour le régiment; il vint, avec ses parents et ses amis, souhaiter l'adieu au père Vernouillet, qui ne put faire autrement que de lui glisser dans la main un petit viatique. Aussitôt, cette offrande particulière fut élevée au niveau d'une institution, et tous les futurs conscrits du village se promirent, le jour venu, de faire valoir hautement leurs droits.

De même, Vernouillet ne sut pas refuser un trousseau à la petite Mathias, qui allait se marier. Il fut, dès lors, avéré que toutes les filles du village avaient droit, en se mariant, à un trousseau offert par le père Vernouillet, et les promesses d'épousailles se multiplièrent. Vernouillet devint, bon gré mal gré, une sorte de bienfaiteur officiel et attiré de la commune. Le clocher de l'église menaçait ruine; il fut réparé aux frais de Vernouillet. Les enfants de l'école manquaient de livres; le maître en commanda au nom de Vernouillet. Les pompiers n'avaient pas, de pompe; Vernouillet en offrit une.

Dans toutes ces affaires et dans plusieurs autres, il se laissa entraîner plus loin qu'il n'aurait voulu. Chaque fois qu'on lui suggérait l'idée d'une amélioration nouvelle, il hochait la tête en disant: — Peut-être bien, je ne dis pas non; faudra voir!

Et on considérait ça comme une acceptation, et les factures de s'accumuler chez le notaire. Quelque-fois il ajoutait: — Ce que ça coûte cher, d'être riche.

Mais il était tout de même tranquille car il considérait vingt-cinq mille francs comme une fortune inépuisable. Son grand-œuvre, son œuvre durable ce fut la fontaine de la place. Avant, il fallait que les femmes descendissent chercher l'eau tout à l'extrémité du bourg. Grâce à Vernouillet, on installa une canalisation, et une superbe fontaine de pierre fut édifiée, avec trois robinets et un bassin, et cette inscription en latin: "Vernouilletus donavit."

Elle fut inaugurée en grand-solennité, toutes autorités présentes, les filles de Marie chantant des chœurs, les pompiers sonnant de la trompette, et dans un grand concours de population. Ce jour-là, la candidature de Vernouillet fut posée et acclamée d'avance pour les prochaines élections municipales.

Mais, hélas! il n'y a pas qu'à Rome que la roche Tarpeienne touche au Capitole. Le pauvre Vernouillet en fit la triste expérience. Peu de temps, en effet, après l'inauguration de la fontaine, il reçut avis de son notaire de ne plus engager de dépenses, car ses crédits étaient épuisés. Il s'en réjouit presque, dans le secret espoir de reprendre bientôt sa existence paisible d'autrefois. Mais il dut désormais éconduire tous les solliciteurs publics ou privés: on ne voulait point croire à sa ruine et l'on ne vit dans ses refus obstinés qu'une vanité égoïste et l'adversité. Au bout de quelques jours tout le monde lui tourna le dos.

Ce fut bien pis le jour où l'huissier vint saisir sa maison, ses meubles et son petit champ. Lorsqu'il sortit tout seul, la tête baissée, un petit baluchon sur l'épaule, il fut accueilli par les rires et les huées de tout le village.

— Regardez-le, ce fourbe, criait-on. Il veut nous quitter pour aller manger son sale argent ailleurs.

Mais on ne le laissa pas partir. Lui-même n'y tenait guère: où serait-il allé? Depuis lors, il est devenu le valet de la commune. Il a toujours

ses cheveux pleins de paille et ses loques sont mangées des puces et des poux. On l'emploie à balayer, à faire les gros ouvrages, à recurer. Tout le monde est persuadé qu'il a un magot caché quelque part. Aussi les malins lui donnent-ils de la soupe en cachette, et quelquefois un bout de lard qu'il met dans sa poche. On peut le voir souvent assis sur le bord de la fontaine qu'il a offerte à la commune. Les commères se le montrent alors et haussent les épaules:

— Voyez-moi ce vieux pingre! C'est riche comme Crésus et ça se fait nourrir par les pauvres gens!

PAUL ALEXANDRE.

BELGIQUE.

Une chaire universitaire de patois

Sur l'initiative du député socialiste Jules Destrée, il va être prochainement créé à l'Université de Liège une chaire de patois de Wallonie et de folk-lore wallon. Il s'agit d'entretenir le culte littéraire des pittoresques dialectes locaux et conserver, à l'histoire des us et coutumes qui tranchent sur la banalité des mœurs et modes des grands centres.

Il y aura, là aussi, une sorte de spirituelle leçon à l'adresse du flamantisme qui prétend imposer l'un ou l'autre des patois flamands à toute la nation et évincer la prestigieuse langue française au lieu de se contenter du souple et joli rôle que joue le provincial, le bas-breton ou le basque, en France, le seul rôle où vont s'affirmer les différents patois wallons à l'Université de Liège.

Votre fils ou votre fille devraient suivre le cours commercial du collège le plus moderne de la ville

Le Collège Commercial Augustin

RUE ST. CHARLES, NUMERO 126. Cours complet de sténographie, de comptabilité, Anglais, arithmétique, écriture et cours préparatoire pour le Service Civil. Attention personnelle aux cours du jour et du soir. Termes très raisonnables. Le collège possède également des cours de Français et d'Espagnol. Téléphone, Main 3118. Procurez vous nos conditions avant d'aller autre part.



JULES LALERE IMPORTATEUR

d'Espadrilles Françaises

Confortables pour les cols et dignes. Excellentes pour le milieu, le bureau et le gymnase. La chaussure la plus durable qui soit fabriquée.

734 Rue Toulouse

Nouvelle-Orléans - Louisiane

S. J. Poupart ACTIONS et OBLIGATIONS

Values de tous Cours

PLACEMENT DE FONDS

Membre de la New Orleans Stock Exchange.

PHONES MAIN 97 96

806 RUE PERDIDO

NOUVELLE-ORLEANS, La.

E. A. ANDRIEU SUCCESSEUR

JULES ANDRIEU PROPRIETES FONCIERES STOCKS ET BONS

802 RUE PERDIDO

Membre de la New Orleans Stock Exchange P. O. Box 11 Nouvelle-Orléans, La.

EMILIEN PERRIN JOSEPH E. BLUM

Emilien Perrin PROPRIETES FONCIERES

Actions et Obligations, Assurances

IMMEUBLES POUR LE COMMERCE NOTRE SPECIALITE

Billets Hypothécaires Vendus et Achetés

306 RUE BARONNE

PHONE MAIN 15

"THE CABINET"

CE FAMEUX GIN "PIZZ"

AU MEME VIEUX POSTE,

COTE CARONDELLET ET GRAVIER.

ALBERT CADESSUS, Prop

Phone-Main 3751. Nouvelle-Orléans

LA VALERA

Dans "A Dash of Spanish" Orpheum